

Laure Gouraige

Le livre que je n'ai pas écrit

Roman



Le livre
que je n'ai pas écrit

DE LA MÊME AUTRICE

Chez le même éditeur

LA FILLE DU PÈRE, 2020

LES IDÉES NOIRES, 2022

Laure Gouraige

Le livre
que je n'ai pas écrit

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ce texte a bénéficié du soutien de la Région Île-de-France
et de La Maison des Écritures de La Rochelle.*

© P.O.L éditeur, 2024
ISBN : 978-2-8180-6135-0
www.pol-editeur.com

« Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté. »

Marcel Proust, *Jean Santeuil*

Mon père m'avait appelée dans l'aube pour m'annoncer le retrait des troupes d'Afghanistan. Le lendemain la paperasse quotidienne s'interrogeait, *Peut-on exporter la démocratie?* Lors de la guerre en Syrie, j'avais sombré dans un état de décrépitude; cette nuit, je redoutais l'engrenage psychique qu'allait susciter le désengagement en Afghanistan. Je ne provoquerai aucun débat sur l'ingérence américaine, le bien-fondé de la démocratie, en bref, sur le grand bazar occidental. L'Afghanistan, pas mon problème. Mon père m'appelait de jour ou de nuit, il vivait à New York et l'idée que nos heures s'opposent l'indifférait. Cette nuit, celle du retrait des troupes américaines, je ne me suis pas rendormie. Je venais de terminer mon deuxième roman. Celui qui m'avait occupée deux ans, en grand remplacement de la Syrie, et qui serait publié au printemps. Un texte lourd, plaintif, exprimant mon attirance

pour le tragique. Après une année à larmoyer, à conclure que la littérature n'était pas une guérison, j'ai consulté un psychothérapeute, un hypnothérapeute, un magnétiseur, un kinésithérapeute converti en acupuncteur, avant de parvenir à une ultime conclusion, je désirais écrire autre chose. Un deuxième roman drôle, gai et léger. Je rêvais mon nom imprimé sur une couverture bleu ciel, dégoulinant sur un dessin joyeux. Ce roman serait un livre de cuisine raté. Je raconterais mon incapacité à réussir tel ou tel plat, la cuisine servirait de prétexte à l'humour. Aux premières corrections, je flanquai mon projet à l'eau. Il n'y avait plus l'ombre d'une recette, la légèreté remplacée par un ton déprimé, l'amusement devenu sévérité. On ne peut pas rire de tout, avais-je déclaré. À plusieurs reprises, alors que je luttais pour sauver l'humour, je répétais, tout de même, on ne peut pas rire de tout. Si bien que je ne m'amusais de rien. Mon ami Raphaël souffrait, avec un livre d'avance, des mêmes travers. Il travaillait à son troisième roman, éprouvé par le poids de sa propre sinistrose. Le matin du retrait des troupes d'Afghanistan, celui où j'avais décidé que l'avenir massacré des femmes afghanes n'était pas mon problème, celui du lendemain de la validation définitive de mon roman n'ayant désormais plus rien à voir avec la cuisine, j'avais pris une résolution : commencer ma comédie. Je nommais le document,

Le livre que je n'ai pas écrit, car ce livre je ne l'avais pas encore écrit. La première étape consistait à récapituler les trois directions majeures : gai, léger et drôle – l'ordre était sans importance. Gai semblait facilement appréhensible. Une fin heureuse, un déroulement qui porte en lui-même la réalisation de tous les espoirs. Léger, j'étais précautionneuse avec cet adjectif. Il serait difficile de maintenir la légèreté d'un bout à l'autre, j'avais gribouillé la veille au soir, *le monde s'effondre*. Drôle s'inscrivait sur une autre échelle. Par un accord informel, je convenais de pouvoir me passer d'être drôle, si je parvenais à la gaieté et à la légèreté. J'avais envoyé un message à Raphaël pour annoncer mes intentions. Nous nous étions accordés sur les conditions de réussite : tout sentiment mélancolique à bannir, toute forme d'accablement à la poubelle. Je m'étais trouvée remarquablement courageuse d'avoir formulé ce serment pendant que l'Afghanistan partait en fumée. Pour célébrer mon engagement, nous nous étions retrouvés pour dîner à la truffe. Durant la soirée nous avons parfait le plan. Mon histoire se passerait de déconvenues sentimentales, ma narratrice, célibataire, était dévouée à son travail. Raphaël m'avait interpellée : les histoires d'amour ça fait vendre, et il faut bien que tu manges, surtout au prix de la truffe. J'avais rappelé mon travail au magazine, j'étais libre d'écrire un invendable. Ce sera une comédie sans

histoire d'amour, avais-je insisté. Bien que Raphaël se soit émerveillé de mon indifférence commerciale, il était réticent. Dans un soupir de fin de soirée, il avait murmuré, c'est quand même gai, l'amour.

Mon ami, que reste-t-il de notre festin?

RAPHAËL : J'ai depuis longtemps tout englouti comme un goinfre. J'acquies patiemment l'heureuse sérénité oblatrice de la truffe; qui se donne et pardonne; sans en faire un fromage.

Le bonheur m'inspirait peu, les trois mots écrits la veille résumaient mon mécontentement, *Hermione, une galeriste de trente ans, observe le couple dysfonctionnel formé par ses parents*. L'accroche m'éloignait du genre comique. Il suffirait d'entourer Hermione de personnages cocasses, dans un contexte sans contrariétés matérielles, de raconter les disputes parentales comme des farces. Le père, d'un narcissisme démesuré, finirait par apitoyer le lecteur, la mère, détachée de l'échec flagrant de son couple,

traînerait son mari dans ses retranchements les plus pathétiques. La narration se déroulerait entre sorties aux musées, vernissages dans des galeries, commentaires médiocres sur l'art contemporain et verres entre copines.

RAPHAËL : Tu avances, mon amie?

Hermione, une galeriste de 30 ans, observe avec amusement le couple détonnant formé par ses parents.

RAPHAËL : Encore une fille à papa!

Je notai, *éviter le cliché : la fille du père*. Mon téléphone avait sonné quatre fois. Dans son message, Elizabeth me demandait un article sur le retrait des troupes d'Afghanistan pour le blog du magazine. Au cinquième appel, je répondis. Elle répétait ce qu'elle avait formulé sur mon répondeur, pourrais-tu écrire un article sur le retrait des troupes d'Afghanistan pour le blog? Elizabeth avait une cinquantaine d'années, après avoir été rédactrice mode pour des journaux de référence, elle avait fondé, dix ans plus tôt, son propre magazine. Au-delà de sa fonction de rédactrice en chef ou de directrice de la publication, je n'avais pas compris si elle était l'une, l'autre, ou les deux, elle rédigeait les biographies des créateurs les plus illustres. Elizabeth faisait autorité. J'avais laissé

un court silence. Je travaillais pour elle depuis six ans, ma loyauté était indéfectible, mon mal de ventre insoutenable. Je n’y connais rien à l’Afghanistan, avais-je répondu. J’écris une comédie, je préférerais ne pas m’éloigner du genre. J’avais conclu par une question qui m’intriguait, pourquoi veux-tu mêler la politique à la mode ? Elizabeth avait répondu que son blog avait pour ambition d’être plus souple que le magazine. Il n’y a rien de plus éminemment politique que la mode, avait-elle ajouté, avant de raccrocher. Le soir même Elizabeth écrivait son article. Elle aimait réfléchir à la politique internationale, mais par crainte d’un abus quelconque, elle se l’interdisait.

ELIZABETH : Peux-tu relire et traduire en anglais ? Personne n’a voulu l’écrire, je m’y suis collée. Merci. Je t’embrasse.

P.-S. : Un jour, petite souris, il faudra que tu sortes de ton trou...

Son article faisait deux pages, caractères microscopiques, interligne ultra serré, j’étais désespérée. Au milieu de la nuit, ma mère m’avait appelée, pourrais-tu m’acheter le catalogue de l’exposition Morozov à la fondation Vuitton ? Elle avait attrapé les mauvaises habitudes paternelles. Mon père avait crié de loin, salut, suffisamment présent, judicieusement absent. Passe-le-moi, avais-je demandé.

J'avais besoin qu'il traduise l'article d'Elizabeth. À sa question, pourquoi, j'avais expliqué être prise par un projet d'une autre envergure. L'Afghanistan gâchait mes plans. J'insistais sur la nécessité de me maintenir en dehors de la vie. Il faudrait me protéger, m'épargner, me couvrir, m'éloigner des grands malheurs. Je serais dorénavant insensible à la misère, à la crise des migrants, au sort des enfants, aux animaux torturés, j'entrais dans l'ère de l'ignorance. Ma mère avait dit d'un ton dédaigneux, c'est un peu léger de vivre comme ça ! Au mot léger, j'avais sursauté, c'est exactement le thème du projet. Mon père, assez désintéressé par autre chose que lui-même, avait répondu, étrange ton affaire. Sinon, tu peux traduire l'article d'Elizabeth ? Il était pris par ses propres obligations, son travail de révolutionner la linguistique contemporaine. On l'attendait toujours. Entendu, avait-il lâché. À mon réveil, la traduction avait été envoyée. Il avait travaillé une partie de la nuit et j'éprouvais un soupçon de remords à l'avoir secoué. Débarrassée, je transférai à Elizabeth.

ELIZABETH : Ma pauvre, tu as travaillé toute la nuit. Ça pouvait attendre quelques jours. Que ferais-je sans toi ?
Mille mercis.
Je t'embrasse.

J'avais souri naturellement en lisant ces mots, comme s'ils m'étaient destinés. *Que ferais-je sans toi?* Cette phrase pour laquelle je travaillais sans relâche, dix fois je l'avais relue avec la même euphorie. Ma demande de reconnaissance était insatiable. À l'école, mes capacités étaient médiocres, je n'avais manifesté aucun talent distinctif. Quand j'avais senti n'avoir plus rien à prouver, après mes études, après avoir quitté mes parents, je m'étais mise à exister avec la plus grande spontanéité. Lors de l'entretien d'embauche, Elizabeth avait demandé ma définition du luxe. Depuis ce jour, elle relisait mes articles avant publication, pour le plaisir, disait-elle. Elle ne rectifiait aucune ponctuation, une seule fois elle m'avait appelée, il y a quelque chose qui ne va pas, tu es absente de ton article. Elle avait raison. Je m'étais mortellement ennuyée, j'avais terminé un pot de glace Häagen-Dazs, les pieds sur le bureau, tapotant du bout de l'index. Depuis ce fiasco, je faisais confiance à sa lecture. Je supportais pour elle ce que je n'aurais toléré de personne. Le calendrier de la mode, défilés prêt-à-porter Femme, Homme, Haute Couture, puis Femme, Homme, Haute Couture, encore et encore. Nous étions en septembre, ce serait bientôt. Nous allions assister aux défilés, écrire sur les défilés plus vite que nous ne les avions vus. Les réseaux sociaux nous forçaient à être partout à la fois, nulle part en même temps.

À peine entrées dans la salle, il fallait photographier l'installation, la poster sur les plateformes, y joindre des commentaires épanouis, filmer les plus belles pièces ; si nous avions le temps, nous filions en coulisses serrer des mains, encore d'autres photos, plus d'allégresse, défilé suivant, même rengaine. Je terminais mes soirées avec quatre ou cinq articles à publier instantanément sur le site. Le rythme était fatigant et ingrat. Mon cerveau était incapable de se diviser entre photos, sourires, sérénades, tout en observant attentivement l'ouvrage. Il en sortait un vague brouillard que j'essayais d'éclaircir grâce aux images de Louise, notre photographe. Elle était installée en bout de piste et n'avait qu'une chose à faire. Pour échapper à cette comédie, j'avais donné mes places à une stagiaire qui n'était au magazine que pour les mondanités. Nous étions convenues d'un arrangement. Elle ferait photos, sourires, sérénades, j'écrirais de chez moi à partir des images. Mon astuce était passée inaperçue, jusqu'à ce qu'elle s'installe au premier rang du défilé Schiaparelli, alors que mon siège était six rangs derrière. Elle avait pris la place d'une éminence arrivée à la dernière minute. La stagiaire avait refusé de se déplacer malgré l'intervention des organisateurs, le défilé allait commencer, on ne pouvait plus tergiverser. Sur Instagram, elle avait posté des images d'elle, entre Untel et Untel, suivies d'un nombre incalculable de

hashtags très pragmatiques, *#premierrang*, *#firstrow*, puis une confusion de termes accolés, *#accroalamode*, *#vismaviependantlafashionweek*, traduits en anglais pour sa communauté internationale. Une heure plus tard, Elizabeth recevait un appel incendiaire de l'attachée de presse. L'incident était inacceptable. Comment avais-je osé enfreindre la règle sacrée du premier rang? C'en fut fini de ma supercherie. Je me traînai au défilé suivant, la stagiaire renvoyée chez elle. Elizabeth s'était mise en colère, l'attitude de cette stagiaire avait dérangé son sérieux. Le placement aux défilés relevait d'une organisation sociale stricte. Jusqu'au défilé de Martin Margiela en 1989, premier arrivé, premier assis, personne n'avait osé chambouler cette convention. C'est une révolution nécessaire, avais-je dit à Elizabeth. Ce à quoi elle avait répondu que la stagiaire voulait être bien placée pour sa réputation Instagram, une fois sur le trône elle balancerait sa propre assistante aux ordures. Grâce au Covid nous avons eu une année de permission, une petite trêve de rien du tout. Trois saisons annulées, enfermée chez moi dans une parfaite sérénité, le temps s'était libéré du calendrier, jusqu'à ce mois de septembre. Ma petite pression dans le bas du dos s'était ravivée, les compliments de circonstance à ne pas oublier, la course entre les défilés, un pincement au ventre, un nœud dans la gorge, l'anxiété inévitable. Ce dégoût

grandissant, j'avais fait preuve de peu de caractère en appelant mon père. Elizabeth si reconnaissante alors que j'avais dormi comme un caillou. Dans d'autres circonstances, j'avais réellement manqué des nuits de sommeil, quand le magazine était en déficit j'avais continué des mois sans salaire, j'avais voyagé à Londres à mes frais, en bref, j'avais payé pour travailler. Je devais quelques remerciements à mon père, mais l'appeler était rarement acceptable.

Papa, c'est moi. Ça va ?

Non, pas du tout.

Pourquoi ?

C'est Joyce.

C'est-à-dire ?

J'ai perdu le fil.

Ulysse ?

Oui. J'étais distrait, j'ai lu vingt-cinq pages superficiellement, maintenant je suis largué.

Relis-les.

C'est une page par heure, fais le calcul. Quelle perte de temps.

Hum.

Quand tu auras le temps de le lire, je t'enverrai mon exemplaire. Tu verras, j'ai noté dans les marges les ruptures sémantiques.

Merci.

Le mec est un immense romancier, mais il faut le lire comme de la philosophie. J'ai vu le moment

précis où j'ai perdu pied. Tu voulais me dire quelque chose ?

Merci pour la traduction.

De rien. Tu en es où avec l'Afghanistan ?

Nulle part. Je t'ai dit, je me concentre sur ma comédie.

Ah oui, ton projet américain.

Mon livre drôle, léger et gai.

Un truc pour Amerloques.

Depuis qu'il vivait aux États-Unis, il n'était plus qu'une voix que je pouvais faire taire. Grâce au confinement, je ne l'avais pas vu depuis deux ans. Ma représentation de son existence était de moins en moins réelle, il ressemblait à une maladie de mon esprit. Ma mère devait éprouver le même sentiment fictif à mon égard, elle avait pris l'habitude de m'appeler sur FaceTime, pour voir ma tête, disait-elle. La sienne n'avait pas changé. Elle avait cette élégance négligée des dimanches, le teint radieux, le regard vif. Mon père apparaissait occasionnellement dans le champ, en ponctuant notre discussion par des mots désagréables ; enfin, quand il jugeait nous avoir suffisamment glorifiées de sa présence, il disparaissait. Ce trio que nous formions n'avait pas d'autre raison que celle du sang.

C'est pathétique. Hermione est mon avatar dans une vie heureuse.

RAPHAËL : Ta seule échappatoire :
la romance.

J'étais ficelée. Les relations amoureuses, je ne savais pas les écrire. À peine les vivre. J'avais été amoureuse à mes dépens, un sentiment tout à fait accidentel. Aujourd'hui je vivais seule, il n'en serait pas autrement. J'avais noté sur un post-it, *vive l'amour!* avec dédain.